

Incises de la cruauté¹

Même lorsque (la pulsion de mort) entre en scène sans propos sexuel, même dans l'accès le plus aveugle de rage destructrice, on ne peut méconnaître que son assouvissement s'accompagne là encore d'un plaisir narcissique extraordinairement prononcé, en tant qu'il montre au Moi ses vœux anciens de toute puissance réalisés.²

S.Freud

L'expérience du déshumain se joue là, au moment où est perdue toute ressemblance, où est perdue au travers de toute ressemblance toute possibilité d'un semblable.³

P.Fédida

En séance

A peine avais-je formulé ma remarque au patient assis en face de moi que ses effets immédiats de cruauté m'en ont été audibles et manifestes. Regard comme soudain décillé, stupéfié, afflux de larmes dans les yeux, souffle un instant suspendu. Suivis du retour des mots en un débit bousculé, altéré, comme s'ils s'étaient entre temps lestés d'une matérialité autre, presque tranchante. Ce n'était plus cette parole fluide qui s'était jusque là dévidée pour instruire le procès de certaines instances l'ayant amené à sa condition de victime demandant réparation du préjudice subi. Celui qui parlait à nouveau n'était plus l'homme qui avait soigneusement établi, par avance et sans autre consultation que celle concoctée avec lui-même, les conditions restrictives auxquelles il escomptait bien que l'analyste se soumettrait pour continuer à le recevoir ; Des conditions présentées à l'instar d'un pré-cadre analytique – jour, horaire, fréquence et coût des séances - déjà bouclé et léché au détail près avant même notre première rencontre et de la validité duquel il ne semblait pas un seul instant douter. Quid d'un quelconque interstice qui aurait permis au désir de l'analyste de s'y faufiler, voire même de s'y caler ? Asphyxie totale.

Ne pas laisser un patient se satisfaire d'un tel positionnement de victime réduisant l'analyste à n'être que le représentant d'une société *qui*

¹ Contribution au livre *Les Figures de la Cruauté. Entre civilisation et barbarie* réunissant les interventions au séminaire de « Schibboleth, Actualité de Freud », sous la direction de Michel Gad Wolkowicz. Edition In Press. p 121, Mai 2016

² S.Freud : *Malaise dans la civilisation*. PUF 1973, Bibliothèque de psychanalyse, p.76-77

³ P.Fédida : « Oubli, effacement des traces, éradication subjective, disparition », in *Humain/déshumain*, PUF, Petite bibliothèque de psychanalyse, p. 28

lui doit réparation, est toujours cruel. C'est cruel, ou plus exactement cela ne peut que susciter *des effets de cruauté* : que l'analyste signifie autre chose que ce qui est attendu et a été préprogrammé par le patient, même en veillant à lui rendre recevable l'effraction que constitue toujours le réveil à la *réalité de la singularité de l'autre*, ne manque pas d'entrer immédiatement en résonance, côté patient, avec des exigences surmoïques livrant une bataille sans merci au sujet, en son sein et à son insu. La cruauté implacable de ces exigences, telle celle, primordiale et première, d'exercer toute emprise sur l'autre, est proportionnelle à la déperdition narcissique qui habite le patient et la fait résonner, en première lecture, comme une mesure de rétorsion en réaction aux profondes blessures narcissiques attachées à sa condition de victime ; Mais évoque plutôt, par la suite, une mesure destinée à préserver, à maintenir ou à restaurer son illusion de complétude narcissique : ne faire qu'un avec l'autre. Une mesure s'employant à faire barrage à l'effondrement mélancolique se profilant derrière la quérulence paranoïaque du discours victimaire, et qui réfère cette exigeante nécessité d'emprise sur l'autre à un stade d'avant la constitution de l'objet.

Présentation qui laisse rapidement entendre que cette quérulence, dans sa tentative de faire exister l'objet, même persécutant pour soi, tient lieu de pseudo-stade objectal permettant au patient de se vivre comme *existant pour l'autre* - sur un mode victimaire. Mieux vaut encore cela que d'être happé par un effondrement mélancolique qui, en faisant disparaître les contours fragiles ou factices de l'objet, entrainerait le sujet dans le sentiment d'une existence réduite à néant.

En séance, cela revient, pour l'analyste, à surfer sur la crête d'une vague où s'enchevêtrent le tumulte des eaux furieuses et éclatantes d'un discours à tonalité paranoïaque et la lame de fond sombre et menaçante d'un effondrement mélancolique ; Les unes venant prêter main forte à l'autre et/ou la seconde venant convoquer les premières, selon ... l'orientation du vent et des courants sous marins.

Ce qui est dès lors perçu comme effets de cruauté émanant de la position analytique ne fait qu'indiquer que l'intervention de l'analyste est parvenue à *faire incise* dans cet enchevêtrement des eaux, une incise séparant et individuant les deux courants en présences, tout en même temps qu'en leur créant des bords, entre lesquels sera susceptible d'advenir, le temps d'une suffocation, les prémisses de l'appréhension de la *réalité distincte et séparée* d'un(e) autre. En l'occurrence et dans le cas présent, ce qu'a été à même de susciter l'incise produite par la lame de la cruauté analytique, a été, d'une part d'extraire l'analyste de l'anonymat informe de départ où semblait le tenir le patient, tout en même temps qu'à introduire ce dernier à l'asymétrie de la situation analytique.

La marge d'intervention est étroite et nécessite que le psychanalyste soit tout à fait au clair avec *l'enjeu analytique* qu'il souhaite préserver et qu'il le signifie sans tarder. Il suffit qu'il ait l'air de s'excuser de demander pardon d'avoir à tenir cette position *impitoyable* pour laisser toute latitude à la cure de se dérouler, pour un temps souvent interminable, sous la férule du sacrifice aux Dieux obscurs. Impitoyable, ce positionnement l'est, de faire clairement passer qu'une analyse n'est au service d'aucune Cause, mais que son enjeu est de s'atteler à mener à bien le travail long, patient et rigoureux de dégagement et de réappropriation du positionnement subjectif du sujet lors des affres de son parcours singulier, l'ayant amené à avoir recours à la psychanalyse. Que ce patient ait pu se retrouver victime de situations hautement dommageables pour lui, il ne fait aucun doute que cela est à identifier, à accueillir et à reconnaître. Mais qu'il énonce son « programme » laissant clairement transparaître qu'il entend bien infléchir l'analyse dans le sens de le conforter dans ce positionnement, de cela il ne saurait être question, de cela il y a lieu que l'analyste se démarque avec clarté.

Ne nous y trompons pas, cette position impitoyable ne se réduit nullement à une fin de non recevoir, pas non plus à un quitte ou double du type : « C'est à prendre ou à laisser ». Ce qui en témoigne au plus près est ce à quoi l'on assiste alors, le temps de suffocation passé : à un *ressaisissement narcissique* de la part du patient, à un sursaut de son être –où l'on voit du reste le patient se redresser physiquement devant soi - qui vient bien signifier que l'intervention de l'analyste a été reçue par lui pour ce qu'elle était, à savoir : comme une interprétation du piège cruel où il s'était enfoncé en persistant à demeurer dans une attitude psychique de victime attendant une *réparation du réel qui jamais ne viendra*.

En reprenant pleinement à son compte les exigences impitoyables de la position analytique, l'analyste n'a-t-il pas ainsi œuvré à délester le patient de la cruauté de l'injonction d'emprise omnipotente sur l'autre à laquelle celui-ci était soumis ? Opération qui, d'exonérer le patient d'avoir à inscrire sa démarche sous la férule du sacrifice, a pour effet de recentrer sa demande en *l'essentialisant* – en la réorientant vers une démarche de réappropriation de ses enjeux subjectifs propres.

Au lieu de quoi, plutôt qu'à une fermeture de toute promesse d'engagement dans un travail analytique, fermeture qui ne pourrait qu'accroître la détresse du patient et ajouter de l'eau au moulin de sa quérulence paranoïaque, c'est à un effet d'ouverture vers d'autres possibles sur quoi débouche l'impitoyable cruauté de la position analytique.

Que le patient soit sensible à ce renversement de perspective et qu'il se *surprenne* à en être intéressé, quand bien même cette nouvelle donne ne lui aura fait miroiter aucune promesse fallacieuse de réparer le réel et pas

non plus d'être au service du Bien ou de ses biens, voilà qui ne peut manquer d'interroger ce qui a convoqué, de façon impérieuse, ce geste d'incise cruelle de la part du psychanalyste, voilà qui ne peut manquer d'interroger *la spécificité de la cruauté analytique*.

Ce qui, à mon sens, la différencie radicalement de la cruauté telle que l'ont décrite bien des auteurs depuis Freud et dont le trait principal est son *indifférence au sort de l'objet sur lequel elle s'exerce*, c'est que la cruauté analytique semble au contraire témoigner, par les effets de ressaisissement et de revalorisation narcissique du patient, *d'une attention toute particulière à l'objet*. Comme si s'était effectuée en son sein une opération métamorphosant la cruauté de la pulsion⁴ en manifestation *du désir de l'analyste*.

Cette attention est particulière au sens où son efficience se révèle être conditionnée par l'advenue des paramètres qui en auront permis ses manifestations : d'une part la nécessité du geste d'incise cruelle initié par l'analyste et amenant le patient à prendre acte des premiers contours de l'objet-analyste en face de lui ; Et d'autre part, *tout autant et lors du même tempo*, le dégagement d'un espace pour qu'adviennent les *manifestations du désir de l'analyste*.

C'est cela même, ce désir de l'analyste, en octroyant de la *valeur* au sujet du fait de désintriquer son devenir propre de celui de l'objet persécutant avec lequel il semblait jusque là faire destin commun, qui permettra au patient de mobiliser autrement ses ressources et de se risquer à effectuer un pas de côté par rapport à son agrippement de départ à un statut de victime. De pouvoir prendre appui sur la détermination du désir de l'analyste et sur le crédit que ce dernier lui aura ouvert, le discours premier, clos sur lui-même, se verra alors altéré par les prémisses de l'angoisse et de la culpabilité, atténuant ainsi les affirmations péremptoires de la certitude paranoïaque.

Ce mouvement de vacillement interne, manifesté par l'effet de surprise qui se saisit du patient, constitue l'atout principal susceptible de l'introduire, d'abord et avant tout autre prolongement, *au transfert sur la démarche analytique* ; Premier pas décisif le dotant de l'outil principal et nécessaire – ce transfert sur la démarche analytique – pour le rendre à même de *décider* de la suite à donner à cette première rencontre.

Il y va du devenir de ce type de demande, ployant sous les accents de la servitude victimaire et de la cruauté surmoïque, que l'analyste parvienne

⁴ J'emprunte cette formulation au titre de l'article d'Annette Fréjaville, « Pulsions de cruauté, cruauté de la pulsion », *Les Pulsions 2, Cahiers du Centre de Psychanalyse et de psychothérapie*, 26, Paris, Centre Alfred Binet, p. 33-63, cité en note de bas de page par Françoise Neau, dans son « Introduction. Figures freudiennes de la cruauté », in *Cruautés*, PUF, Petite Bibliothèque de psychanalyse, Janvier 2014, p. 12.

très tôt à dégager un espace rendant possible l'advenue de son désir d'analyste... accompagné parfois de ses effets de cruauté. Ce n'est pas seulement l'espace d'un futur travail *analytique* – et non d'une écoute compassionnelle – qui acquerra ainsi la possibilité de se déployer, les prolongements et effets de cette démarche singulière dans ses points de rencontre avec le collectif l'acquerront tout autant.

L'Imago maternelle

C'est en ce point que la clinique nous enseigne qu'il y a tout lieu de distinguer les effets de cruauté que peuvent susciter les exigences du travail analytique, dans ce qu'ils peuvent avoir *d'opérant* – ceux, donc, qui seront le mieux à même d'arracher le sujet à une position sacrificielle mortifère – de la cruauté à visée destructrice, que l'on voit de plus en plus se déployer lors des exactions terroristes frappant aveuglément ou de façon ciblée les citoyens ou les institutions de différentes nations. Une cruauté revendiquée comme telle et élevée au rang d'outil purificateur au service d'une Cause devant régner en Maître Unique et Incontesté, une Cause de laquelle nombre de Justiciers aux mains ensanglantées n'hésitent pas à se faire les porte- drapeaux.

De quel lieu, ou de quelle conjugaison de lieux, s'originerait cette cruauté meurtrière dévastatrice ?

Lors d'un précédent travail ⁵ j'avais avancé l'hypothèse que ces comportements extrémistes étaient peut-être à lire comme des *interprétations en acte* des vœux de mort des mères – auxquels les pères n'étaient pas le moins du monde étrangers – à l'encontre de leurs bébés nouveau-nés, émanant d'enclaves primitives du fonctionnement psychique et destinées à être et à demeurer contre investis. La possibilité de la mise en place de ce contre investissement dépendant lui-même étroitement de la constitution d'un for intérieur, dont la fonction serait autant de filtrer l'agressivité première de l'enfant que les souhaits meurtriers et les vœux de mort parentaux à l'égard de l'enfant. Je terminais par les questions suivantes : « L'organisation actuelle de notre société, avec, notamment, ses exigences de transparence et de pureté quant à tout ce qui relève de la sphère privée et de l'intime, est-elle encore en mesure de réaménager une place en creux aux vœux de mort et aux souhaits meurtriers qui traversent

⁵ S.Benzaquen « Il était une foi(s) » : intervention à paraître, proposée à Tel Aviv le 27 Octobre 2015 lors du « Forum sur croyances et religions dans les pratiques soignantes en psychiatrie et apport de la psychanalyse », organisé par L'A.D.E.P.E.R.C (Association pour le développement d'échanges pluriels et de rencontres cliniques), présidée par Patrick Bantman .

les psychismes *de toutes les mères de la planète* ? A vouloir passer aux rayons X de la pureté ce qui existe de négatif en chacun et dont le destin est d'être contre investi dès que l'enfant paraît, n'incite-t-on pas à faire violemment revenir par la fenêtre ce que l'on avait cru pouvoir chasser par la porte ? »

Je tenterai aujourd'hui de donner un prolongement à ces hypothèses et interrogations en empruntant quelques chemins de traverse.

Je relèverais d'abord que de poser en paramètres génériques les vœux de morts tapis dans les enclaves primitives du fonctionnement psychique de « toutes les mères de la planète » ne renseigne pas pour autant sur la nature de l'opération ayant débouché sur la création de ces enclaves primitives et pas non plus sur le *moment* du développement somato-psychique auquel elles renvoient chacun. Au regard de ces questions nouvelles, il m'est apparu que les hypothèses précédemment proposées seraient alors à lire non en tant que causes mais en tant qu'effets de la *réactivation de l'engramme de ce paramètre générique*, demeuré dans l'ombre, et susceptible, hors d'une certaine opération psychique - *de sublimation* - de se retourner contre soi sous la forme d'un abandon à sa propre mort, ou de déboucher sur des exactions meurtrières visant à saccager une certaine homéostasie sociétale.

En ce point, un détour par le concept *d'imgo* maternelle tel que le propose Lacan⁶ m'est apparu comme éclairant.

A suivre ce que propose Lacan, l'*imgo* maternelle ne réfère pas qu'à l'habitable vers lequel chacun se tournerait pour y trouver abri mais aussi aux traces de la violence du traumatisme premier qu'a été la rupture avec la vie intra-utérine et avec l'interruption de l'état de complétude avec la matrice. Cette façon d'appréhender l'*imgo* maternelle met l'accent sur son caractère essentiellement *ambivalent* : un habitacle pouvant tour à tour faire fonction d'abri mais aussi de lieu inhospitalier.

Partant de cette hypothèse lacanienne, deux questions : étant donnée l'existence de la compulsion de répétition réactivant en chacun les traces laissées par les traumatismes, comment certaines enclaves du fonctionnement psychique d'un sujet pourraient-elles ne pas être sous la férule du *réel somato-psychique* ayant présidé à leur formation ? Et aussi : comment le sujet pourrait-il échapper aux effets d'attraction pour ces traces premières, lorsque se produit la réactivation de leurs engrammes, enkystés dans ces enclaves primitives ? L'on ne voit pas comment il pourrait y échapper, *en dehors d'une opération de sublimation de cette imago maternelle originare*.

⁶ J.Lacan: « Les complexes familiaux », in *Autres écrits*. Seuil, collection Le champ freudien.

Cette imago doit être sublimée - écrit Lacan « pour que de nouveaux rapports s'introduisent avec le groupe social, pour que de nouveaux complexes les intègrent au psychisme. Dans la mesure où elle résiste à ces exigences nouvelles, qui sont celles du progrès de la personnalité, l'imago, salutaire à l'origine, devient facteur de mort »⁷.

Ce que désigne cet abandon à la mort, n'est-ce pas cette attraction vers l'état premier de complétude narcissique avec la matrice ? Ce que recouvre cette opération de sublimation de l'imago maternelle, n'est-ce pas la mise en place et « en exercice » *d'un nouveau nouage* entre réel, imaginaire et symbolique ? Un nouveau nouage permettant l'advenue de ce for intérieur ayant pour fonction de filtrer tant l'agressivité de l'enfant que les vœux de mort parentaux et débouchant ainsi sur la possibilité que ces derniers soient contre investis. A suivre ce fil, cette violente appétence à l'égard de la mort - et du meurtre - pourrait être lue en tant qu'effet - ou que l'un des effets - *du ratage de la sublimation de cette imago maternelle*.

A quoi pourraient tenir ces ratages ? « Tenir » au sens de « relever de » mais aussi au sens de « ne pas vouloir renoncer à ». Ou, en inversant la question : qu'est-ce qui présiderait à la possibilité que se mette en place cette opération de sublimation de l'imago maternelle originale ?

En reprenant connaissance des réflexions et questions qu'avait suscité en moi l'écoute de parturientes hospitalisées à l'étage des grossesses à hauts risques⁸ d'un service hospitalier de maternité, j'ai retrouvé la violence et la récurrence de ces vœux de mort, émis par des femmes dont c'était parfois la dernière chance de mettre au monde un enfant vivant, après, pour certaines, de multiples accouchements d'enfants morts in utero ou morts quelques heures à quelques jours après leur naissance.

J'y soulignais que toutes celles qui avaient accepté ces entretiens avaient mis au monde des enfants - durablement - vivants. C'était parfois le père qui, au petit matin, m'annonçait la naissance qui avait eu lieu dans la nuit. Nous faisons ainsi connaissance par la voix.

Je m'interrogeais sur le ou les facteurs, qui, dans leurs transferts à mon écoute et à ma personne - des transferts d'une rare violence - avaient pu se révéler opérants pour arracher ces femmes à leur représentation d'elles-mêmes en tant que *ventres-tombeaux*. Je dirais aujourd'hui : pour arracher ces femmes au ratage récurrent de la sublimation d'une imago maternelle mortifère dont elles se retrouvaient dangereusement captives.

⁷ Ibid, p.35

⁸ S.Benzaquen : « Le « risque » au féminin-pluriel », in *Patio* n° 12, *L'archaïque et la mort*, Editions de l'Eclat, 1989, p.157 à 162.

En relisant cet article, ce dont étaient porteurs leurs transferts à ma personne, ponctués de propos d'une grande cruauté, m'est apparu plus clairement : j'étais, mon « je » *était* – était, et non représentait - tout en même temps le bébé à abattre qu'elles avaient été autrefois et qui avait pu survivre à l'enfer des relations hautement délétères avec leurs mères, que le bébé corps-étranger-empoisonné qu'elles portaient et envers lequel se déchainaient des sentiments extrêmes, faits de peur, d'hostilité, d'angoisse, d'amour inquiet autant que de flambées de haine sauvage. « Plus grand était le risque que l'enfant ne décroche en route, plus menaçante la perspective de la folie, et plus massif et violent leur accrochage transférentiel à moi. Je n'ai jamais aussi souvent entendu parler d'Hitler et des nazis qu'en ce temps de travail en ce lieu. Jamais rencontré non plus – sauf avec des patients psychotiques mais dans une tonalité bien différente – ces alternances brutales et crues, lors de la même rencontre, de confiance totale et de haine meurtrière. « J'aimerais être comme vous, j'aimerais vous ressembler » me disait cette femme sur un ton pathétique, après m'avoir brandi les fous crématoires l'instant d'avant. »⁹

Pour résumer, j'avancerais que c'est probablement et tout autant ce que ces femmes ont pu *déposer en moi* du poids de leur destin déjà sauvagement saccagé et dont elles ne s'étaient ouvertes à personne auparavant, que leur *décision*, inédite jusque là, de se saisir de la possibilité qui leur était offerte d'être écoutées, ce sont – au moins - ces deux paramètres de ces situations lors desquelles la vie et la mort se livraient une lutte sans merci autour du berceau encore vide des enfants à naître, qui sont parvenu à leur donner accès à *un lieu psychique autre*. Un lieu psychique qui, pour avoir été suffisamment délesté des vœux de mort et souhaits meurtriers que leur avaient de tout temps et très ouvertement adressés leurs mères, avait été à même de les décoller de l'emprise omnipotente qu'exerçait sur elles leur attirance vers un abandon à la mort.

C'est également sur l'importance *vitale* d'une *manifestation de présence* aux côtés de la mère, dans les situations de *déni de grossesse*, que Daniel Zagury a mis l'accent, lors de sa passionnante intervention à la dernière séance du séminaire de Schibboleth¹⁰. D. Zagury soulignait en effet combien, après l'expulsion clandestine d'un enfant par une mère aux prises avec un état psychique alarmant, la vie de cet enfant ne tenait parfois qu'*au fil de la voix du père* s'adressant à la mère « à travers la porte des toilettes où elle accouchait » - par exemple - arrachant ainsi cette dernière

⁹ S.Benzaquen :ref citée, p.159

¹⁰ D.Zagury, « L'impensé de la grossesse », conférence proposée le 03/12/2015 au séminaire de Schibboleth, présidé par Michel Gad Wolkowicz, et portant, cette année sur *Le sujet face au réel*.

à l'état quasi second où elle se trouvait et, ce faisant, arrachant l'enfant nouveau né à une mise à mort quasi certaine par sa mère.

Pourrait-on, en ce point, avancer que ce à quoi tiendraient ces ratages de la sublimation de l'imgo maternelle relèverait de la puissante attraction exercée par la représentation inconsciente *d'illusoires* retrouvailles avec un état de complétude narcissique avec la matrice? Une attirance qui exercerait d'autant plus son emprise omnipotente et cruelle que cette matrice première se serait montrée *inhospitalière*, donnant alors à ces vaines tentatives de se la *réconcilier* et d'en *restaurer* sa qualité d'abri protecteur, les traits d'épreuves répétitivement vouées à l'échec.

Question subsidiaire: le désir de l'analyste ne pourrait-il être appréhendé comme l'une des sublimations possibles de l'imgo maternelle, à l'instar d'un *nouveau nouage* s'étant effectué à partir des traces engrammées de cette imago? Autrement, par quelle alchimie le désir de l'analyste aurait cette capacité à provoquer chez le patient cet *éveil intéressé à sa réalisation propre*, sinon parce qu'il - ce désir de l'analyste - prendrait sa source dans le même terreau, *familier*, que celui auquel le patient ne parvient pas à s'arracher et qu'il n'est pas encore en mesure de sublimer ?

Nos semblables ?

Par quel bout se rejoignent la cruauté à l'œuvre dans ces situations cliniques et la cruauté destructrice sévissant lors d'exactions terroristes ? Ne serait-ce pas par celui d'un dommage narcissique qui n'en finirait pas de ne pas cicatriser? De ne pas pouvoir ou vouloir *se déposer*, afin de donner à ceux qu'il poursuit de ses cruelles assiduités la possibilité de se désentraver enfin de cette culture de la mort ?

A partir de quel socle de revendications s'étaye le déploiement obscène de ce *panache assassin*, accompagné de son arsenal de cruauté meurtrière, saccageant tout sur son passage, humains, lieux de vie, œuvres artistiques et historiques? Portant ainsi atteinte, pas seulement aux humains, mais aussi aux traces et à la mémoire des civilisations. *Aux civilisations en tant que matrices de l'Humanité ?*

Bien des auteurs se sont essayés à donner quelques prolongements à ce que Freud souligne de *ce pacte entre le progrès et la barbarie* dans sa lettre à Einstein ¹¹ ; Ces auteurs nous font partager les avancées de leur réflexion sur la violence destructrice qui fait rage de façon de plus en plus

¹¹ Freud : Pourquoi la guerre ? Lettre à Einstein datée de Septembre 1932, in L'Herne, 2011, Paris.

désinhibée dans nos sociétés, allant jusqu'à « changer le statut de la figure du destin »¹², pour emprunter les termes de Laurence Kahn.

Que ce soit sous la plume de Françoise Neau¹³ qui parle « d'une cruauté (de l'inconscient) non plus attachée à s'emparer de l'objet de la faim ou du désir ... mais ... liée au dommage et à l'offense narcissique : l'endommagement de notre moi tout puissant et souverain, issu en droite ligne de *His majesty the Baby*, est un crime de lèse-majesté » ;

de Daniel Zagury¹⁴ qui désigne par « orgie narcissique » « l'éprouvé subjuguant qui accompagne le passage à l'acte du criminel, ... la toute puissance, le triomphe, l'émergence du chaos » ;

de Paul-Laurent Assoun¹⁵ qui, se demandant « quel sujet est impliqué, quelle logique est actée dans le « devenir radical » ? » met l'accent sur « ... une « vexation », un endommagement du narcissisme, de « l'amour de soi » qui alimente jusqu'au droit à la cruauté. ...

Le surmoi terroriste fonctionne ... en référence doctrinale à un surmoi comme « pure culture de la mort », forme la plus violente et paranoïlée de la mélancolie. C'est parce que l'Objet se sait perdu qu'il faut faire table rase du monde où il brille de son absence. C'est au nom d'un certain Bien, il faut le souligner, que se commettent les actes les plus destructifs : en sorte que la radicalisation n'est pas seulement ce qui va du « mal au pis » mais du Bien fantasmé ... au pire réalisé. »

de Laurence Kahn¹⁶ qui souligne le primat de l'omnipotence narcissique, plutôt que de la haine, dans les dévastations aveugles : « Que le surmoi s'alimente en partie à la source destructrice qui habite chaque humain ..., pour peu que celui-ci trouve dans le leader matière à réactiver le vœu infantile d'une omnipotence narcissique (ce que promet l'immersion dans la multitude) ... et l'on voit alors comment les idéaux, réclamant perfection, s'approvisionnent dans la part de la pulsion de mort non dérivée au dehors et peuvent se trouver asservis à la destructivité » ;

ou encore de Féthi Benslama¹⁷ : « L'offre du recruteur dans le djihadisme vise à ce que l'idéal blessé absorbe le sujet, et que la blessure de

¹² L. Kahn : *Faire parler le destin*, Ed Klincksieck 2005, p.12.

¹³ F. Neau : « Introduction. Figures freudiennes de la cruauté », in *Cruautés*, PUF 2014, Petite bibliothèque de psychanalyse, p. 20

¹⁴ D. Zagury : « Le travail psychique du crime chez les tueur en série » in *Cruautés*, PUF 2014, Petite bibliothèque de psychanalyse, P. 29

¹⁵ P-L. Assoun : « Le préjudice radical : de l'idéal à la destruction », in *L'idéal et la cruauté. Subjectivité et politique de la radicalisation*, sous la direction de Féthi Benslama, Lignes 2015, p. 48, 53 et 64-65

¹⁶ L. Kahn : « Le héros négatif », in *Les territoires de la haine*, PUF, 2014, Petite bibliothèque de psychanalyse, p. 62

¹⁷ F. Benslama : « L'idéal blessé et le surmusulman » in : référence précédemment citée, p. 27

l'idéal parle et agisse à travers lui comme un zombie. C'est là l'un des grands ressorts de la terreur. Il devient le vengeur de l'idéal blessé, ou bien ce qui revient au même, le vengeur de la divinité outragée (le cas des frères Kouachi est paradigmatique à cet égard). Il y a des sujets pour lesquels la déficience de l'idéal du moi les conduit à rechercher une incarnation de l'idéal collectif. Incarner cet idéal obéit à un désir de jouissance extrême dont la plénitude est donnée dans le devenir martyr ».

Que ce soit sous la plume de ces auteurs ou d'autres encore, ce qui a tout particulièrement retenu mon attention a été l'accent préférentiellement porté sur les effets de la rage destructrice, meurtrière, vengeresse et aveugle, suscités par l'emprise tyrannique et cruelle exercée par les dommages narcissiques desquels se réclament ces justiciers.

Si l'on ajoute à ce terrain miné la perversité sociale¹⁸ qui n'hésite pas à instrumentaliser de façon obscène la *religion victimaire* de ces préjudiciés chroniques, à des fins diverses non moins délétères, comment ne pas aboutir à la conclusion que Daesh et autres consorts ont encore de beaux jours devant eux ? Bien qu'il ne soit pas dans mon propos ni dans mes compétences de m'étendre ici sur les ressorts de la perversité sociale, je ne ferai qu'en souligner un trait, le plus saillant à mes yeux, celui qui m'est toujours apparu comme constituant le socle même de cette perversité: présenter, *sélectivement*, certains événements tragiques du monde, en un discours faisant invariablement basculer les meneurs d'agressions sanglantes à l'égard de citoyens, *d'un statut d'agresseurs à celui de victimes. Les destituant ainsi invariablement de la responsabilité de leurs décisions et de leurs actes.*

Entretenir des « victimes » dans leurs certitudes, n'est-ce pas le moyen le plus opérant d'exercer de l'emprise sur eux, à des fins peu avouables, dont la tonalité perverse n'échappe qu'à ceux qui *choisissent* de camper dans un aveuglement complice?

Ce à quoi nous sommes confrontés depuis le 11 Septembre 2001, et qui sévissait déjà bien avant cette date tragique mais en s'attaquant à des populations « ciblées » - donnant ainsi à la majorité des « autres non visés » le sentiment qu'ils ne seraient jamais concernés par ces exactions cruelles - laisse bien entendre que ce qui a fonctionné comme détonateur à retardement a été *le déni ayant recouvert les effets de cette perversité sociale. C'est cela* qui a fini par nous exploser au visage, au détriment de la vie de nombre de nos concitoyens.

¹⁸ Le lecteur aura un aperçu édifiant de la façon dont les médias instrumentalisent cette perversité sociale en prenant connaissance du courageux propos de Philippe Val tant lors de sa conférence au séminaire de Schibboleth – référence précédemment citée – actuellement audible sur le site d'Akadem, que dans son dernier livre: *C'était Charlie*, Editions Grasset 2015.

A ce déni des effets de la perversité sociétale, nous sommes tous plus ou moins soumis ; Certes pas tous de la même façon et certains dans une moindre mesure, selon leur degré de vigilance et leurs engagements divers. Pour autant, nous ne sommes pas tous devenus des assassins.

Qui d'entre nous n'a pas connaissance d'autres humains que leur détresse psychique, doublée d'un lourd tribut de ravages narcissiques, n'a néanmoins pas amenés à se transformer en sentinelles exterminatrices de leurs semblables ? Pour certains, pour beaucoup, il n'y a pas eu besoin de la fréquentation d'un divan pour trouver en eux-mêmes, parfois aidés de quelques autres, la ressource de *décider par eux mêmes* de se comporter autrement qu'en salauds. Encore leur a-t-il fallu accorder à ces quelques autres la qualité de *semblables*.

Qu'est-ce qu'un semblable ? A quoi le reconnaît-on ? Qu'est-ce qui nous prédispose à l'identifier comme tel ? Ou, en inversant la question : de quel disfonctionnement - aux conséquences parfois graves et définitives - relèvent les entraves opposées à ce qu'aboutisse cette opération psychique ?

Revenons à Pierre Fédida¹⁹ : « J'ai dit en commençant que le terme d' « humain » a quelque chose d'extrêmement difficile, parce qu'il est trop vite normatif, alors que nous cherchons à penser, pas à comprendre, ce qui défait l'humain et qui relève de ce que j'appelle du déshumain, lequel comporte quelque chose de bouleversant dans le rapport au semblable. Dans l'expérience de l'extermination, il s'agit de vouer l'humain au dissemblable. ... La démolition d'un homme, cela signifie que les apparences qui permettaient la reconnaissance sont défaites, je dis bien les apparences. Les apparences, dans l'expérience que nous en avons, c'est le visage, l'échange des visages, l'échange dans un geste, la façon expressive entre deux personnes. »

Un semblable serait-il celui qui a pu laisser *trace reconnaissable* en soi ? N'est-ce pas précisément *cela*, cette trace identifiable, qui semble faire défaut aux exterminateurs de toute tendance ? Soit qu'ils n'en aient jamais été imprégné soit qu'elle ait été recouverte, absorbée, effacée par la puissance du déni portant sur son existence ? N'est-ce pas du reste ce qu'évoque en toute première lecture leur accoutrement vestimentaire lors de leurs exactions meurtrières, quasiment *en aveugles*, visages dissimulés sous une cagoule et allure de zombis parachutés de nulle-part ?

A quelle menace de dissolution de nos propres confins nous renvoient-ils, en se rendant *inidentifiables en tant que semblables*, si ce n'est à celle qui les talonne et qui leur est sans doute nécessaire pour finaliser

¹⁹ P. Fédida : référence précédemment citée, p. 30 et 31

leurs agirs assassins ? La terreur qu'ils s'emploient à faire régner ne relève-t-elle pas, pour l'essentiel, de la mise en place de ce type de mise en scène propre à ce que leur soit *déniée leur qualité de semblables* ?

Serait-ce de la disparition de toute trace laissée en eux par au moins quelques semblables, que relèverait leur cruauté exterminatrice ? Les traces du semblable en chacun en tant que rempart aux déchainements effractants de la jouissance meurtrière ?

Comment ne pas rejoindre et laisser cheminer en un coin de sa pensée ce qu'écrit Claude Rabant dans *Jalousie*? « La manifestation massive du 11 Janvier 2015 comme réponse au « trauma inoubliable » du meurtre et à son « acmé de jouissance » : une telle réponse collective ne peut se concevoir en effet qu'en réplique à une jouissance insupportable surgie du plus archaïque en nous. »²⁰

En allant jusqu'à se faire exploser une fois leur saccage accompli, comme en un bouquet final meurtrier, que viseraient à *rejoindre autant qu'à disqualifier* les auteurs de ces actes? Seraient-ce les traces, engrammées en leur sein, de la matrice leur ayant servi d'abri, au prix d'y sacrifier le seul attribut censé leur appartenir en propre : leur vie ? Mais leur appartient-elle encore, leur vie, lorsqu'ils se retrouvent livrés corps et âme à cette emprise requérant d'eux qu'ils effacent jusqu'à la mémoire de leurs semblables ? De leur humanité ?

Leur existence ne revêt-elle pas plutôt les traits d'un *cauchemar* les ayant désindividué et déshumanisés à bas bruit, et dont ils ne pourraient se réveiller qu'au prix de se défaire de leur vie ?

« Le cauchemar – écrit Michel Gribinski²¹ – est une atteinte de la fonction narcissique primaire du retour au zéro de tension. Il lèse l'appareil à percevoir les lésions, à décider ce qui est et ce qui n'est pas lésion. Le cauchemar se produit pendant que l'on dort – le cadre détruit est l'état narcissique de sommeil : le cauchemar est un rêve qui n'est plus gardien du sommeil, et le dormeur se réveille. Il appréhende ce qui le réveille comme ce que Winnicott a appelé *primitive agony*, qui est l'angoisse qui naît de la désindividuation, quand les limites sont disséquées toutes vives. Angoisse disséquante, épouvante indicible. ... Comme le disait un enfant cité par Pontalis²², le rêve n'est plus dans la tête, mais dans la chambre. C'est une façon de dire que le dormeur a connu sa propre désindividuation. »

²⁰ C. Rabant : *Jalousie*, Ed Gallimard, 2015, Collection : Connaissance de l'inconscient, Le principe de plaisir, p.182

²¹ M. Gribinski : « Les scènes indésirables », in *Humain/déshumain*, PUF 2007, Petite bibliothèque de psychanalyse, p. 177.

²² J.-B. Pontalis, *Fenêtres*, Paris, Gallimard, 2000.

Et si le cauchemar, parfois, ne se produisait pas seulement « pendant que l'on dort » ? Et s'il s'était, pour certains, de tout temps et à leur insu, tenu à la lisère ténue séparant l'intérieur de « la tête » et l'espace de « la chambre » ? Et s'il suffisait d'allumer la mèche du déni sociétal pour faire exploser jusqu'aux contours de la chambre qui en enserrait et en préservait encore sa contenance ? Et si la cruauté glacée qui accompagne les exactions terroristes était à lire comme une tentative *d'inciser le cauchemar*, à la façon dont procéderait une dissection anatomique ? Celle, en l'occurrence, du cadavre gelé de l'imgo maternelle résidant en son sein – le sein du cauchemar - et n'ayant jamais pu être un tant soi peu « réchauffée » par l'enveloppe vivifiante de la sublimation ? Inciser le cauchemar à seule fin de lui faire rendre gorge de sa charge de réel explosif, quitte à y sacrifier son apparence de semblable et son devenir de sujet ? En s'en remettant, captifs amnésiques, à la fascination attractive exercée par la réactivation de l'engramme de l'imgo maternelle et par la promesse d'illusoires retrouvailles avec un état de complétude narcissique ? Mus par le double dessein de s'en arracher et de s'y fondre enfin ? Corps et âme, jusqu'à la dernière parcelle de leurs corps déchiquetés.

Tragique.

Serait-ce en raison de la charge répulsivement jouissive, enclose dans cette cruauté meurtrière enserrant en ses griffes le destin de ces exterminateurs, et menaçant le notre, que tout notre être se défendrait de les reconnaître comme nos semblables ?

Sylvie Benzaquen